

«Hanezu», shinto sous la pluie

Par JULIEN GESTER

Naomi Kawase poursuit son exploration naturaliste et spectrale du Japon.



C'est à craindre, le nouveau film de Naomi Kawase ne sortira que dans les salles art et essai de grandes agglomérations citadines, quand on voudrait le voir, un an après sa découverte à Cannes, projeté en bordure de hameaux en voie d'extinction, au plus profond des campagnes les plus reculées. Plutôt que fauteuils en velours rouge et bandes-annonces du prochain Spielberg, le cinéma de la Japonaise trouverait là un plus juste voisinage dans la compagnie des crapauds et des bois immobiles, lui qui depuis son commencement (Suzaku, caméra d'or 1997) psalmodie obstinément la tragédie de l'exode rural et de la désertification de contrées où, jusqu'à il y a peu, cohabitaient encore en harmonie l'homme et une nature divine. Ce méfait de l'époque, Hanezu, dernière pièce mineure mais non moins belle de l'écheveau kawaséen, le ressasse une nouvelle fois. Et c'est dans ce ressassement même qu'il trouve tout, aussi bien son sujet et sa forme singulière. Vallée d'Asuka, premier berceau de la civilisation japonaise. On excave les ruines d'une capitale antique entourée de mystère, les petits vieux ruminent le dépeuplement du coin, on cultive encore sans trop savoir à quelle fin. Les quelques jeunes sont un peu hagards, le vide rôde et la nature ronfle. Des spectres s'incrustent et cheminent avec les vivants de ce présent pas bavard. Et tout comme selon une tradition poétique millénaire, deux montagnes se sont affrontées pour l'amour d'une autre, une femme d'aujourd'hui y aime deux hommes, dessinant un triangle d'amour bizarre où il n'est pas de choix possible, pas de profond désir d'être deux.

C'est ce territoire versifié de fictions sédimentées dans des flux et reflux de sang et de poussière que la caméra alerte de Kawase fore une fois encore avec une douceur totale. Attentive à la répétition des rituels et des savoir-faire, elle embrasse ces existences réglées depuis mille ans, dénouant peu à peu les histoires de filiations trouées de chacun. A ceux qu'avaient conquis déjà Shara ou la Forêt de Mogari, son cinéma pourra certes paraître marquer ici un léger surplace. Mais Kawase demeure cette cinéaste infiniment précieuse qui filme le mieux l'averse, le vent de la montagne, la nostalgie de ces temps enfuis que l'on n'a pas vécus.